Document généré le 13 juil. 2025 05:30

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

Le miel du voisinage

Bertrand NAYET

Volume 30, numéro 2, 2018

Au coeur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1052468ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1052468ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)
1916-7792 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

NAYET, B. (2018). Le miel du voisinage. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *30*(2), 415–423. https://doi.org/10.7202/1052468ar

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAHIERS FRANCO-CANADIENS DE L'OUEST
Vol. 30, nº 2, 2018, p. 415-423

Le miel du voisinage

Bertrand NAYET

Vendredi 20 octobre 2017

Me suis payé un brin de bonne conscience, cette année. J'ai commandité deux ruches urbaines. J'ai donc reçu, à la fin de l'été, deux pots de *Miel du voisinage*. Pendant les prochains mois, dans mes tasses de thé, les goûts de mon coin de terre.

Tous les drones pollinisateurs ne seront jamais aussi efficaces, ni aussi beaux, que ces abeilles que nous exterminons à grands coups de néonicotinoïdes.

Les abeilles, j'éprouve pour elles la tendresse béate que d'autres ont pour les chats, les papillons, le chocolat, le whisky, les bébés phoques, certains enfants ou les dauphins. Un peu plus et, au sortir de l'école, je me faisais apiculteur. J'en connaissais plus sur l'élevage d'*Apis mellifera* qu'en algèbre. Faut croire que mon père et mon grand-père en leurs ruchers étaient meilleurs pédagogues. La joie simple de reprendre les gestes ancestraux au milieu des parfums de cire et de miel, l'émerveillement toujours renouvelé de voir un essaim, apaisé par deux bouffées d'enfumoir, œuvrer avec les mains humaines. Et ce doux chœur bourdonnant des ruches au soleil de l'été.

En automne, rien que j'aimais mieux que de préparer l'hivernage du rucher. Profiter du travail d'autrui m'oblige envers lui. Cet ouvrage avait la même saveur aigre-douce qu'un au revoir à un ami, c'était la même gratitude pour ce qui avait été partagé, la même crainte qu'il n'y ait pas de retrouvailles. Au printemps, chaque essaim mort de faim, de maladie ou de parasitisme m'était un aiguillon dans le cœur; chaque essaim survivant, un cantique et une allégresse plus dignes que n'importe quelles Pâques.

Alors ce serait quoi, la fac d'Agriculture ou celle des Beaux-Arts? J'y ai beaucoup réfléchi. Bel euphémisme! J'étais tiraillé, jusqu'au moment même de signer mon premier chèque à l'université. Par habitude, j'avais glissé la main dans la petite musette que je portais en bandoulière. Sous mes doigts, mon carnet de croquis, quelques crayons, un canif, pas de tournevis, de cage à reine ni de clé de tracteur.

Quelques mots sur un formulaire, et je rompais avec la tradition qui m'aurait permis de vivre avec mes chères abeilles et de pleins champs d'ennuis. Quelques chiffres sur un bout de papier, et je respirais.

Avec le recul, c'était une évidence! Aux manches de pioches, aux volants des machines et aux odeurs de fioul, j'ai toujours préféré marcher sous la pluie, suivre le vol d'un oiseau, ouvrir un livre, sentir vibrer mes crayons, et humer l'arome de la peinture fraiche. Pendant des années, chaque nuit, j'ai repoussé mon sommeil. Je lisais ce que je glanais dans les bibliothèques du voisinage. Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Verne, Cooper, Herbert, Camus, Asimov, Vernes, Le Guinn et les autres. Et, dans les pages d'une encyclopédie en vingt-quatre volumes que mon père avait achetée après de bonnes affaires dans une foire agricole, je découvrais Lascaux, le Caravage, le roman et le gothique, Turner, Goya, Bonheur, Picasso, Dali, et dressais ma propre histoire de l'art.

Chez nous, personne ne faisait ça. Imaginez, comme dans toutes les fermes, papa accumulait les vieilles batteries de camions et de tracteurs en attendant de les revendre à un ferrailleur selon les cours du plomb. Moi, à quinze, seize ans, je faisais quoi? Je vidangeais l'acide de quelques batteries, sciais leurs boitiers, récupérais le plomb et le faisais fondre dans un abreuvoir de fonte détourné en creuset. Je versais ensuite le métal liquéfié dans des matrices de plâtre moulées autour de figurines façonnées avec de la cire d'abeille.

Mais depuis quelques années, surtout en automne, je cherche l'odeur de la terre.

Est-ce la présence tangible et romantique de toutes ces feuilles mortes craquant sous mes pieds? Ou, médicalement parlant, serait-ce le symptôme d'une baisse du taux de

mélatonine dans mon sang provoquée par la variation automnale de l'intensité lumineuse? La fameuse et si douce lumière automnale. Ou est-ce alors parce que, depuis quelques années, les jappements plaintifs des oies sauvages sur le départ accompagnent un nouveau deuil? Ces cris me font l'effet de haillons sur une plaie vive. Je suis moins impressionnable en d'autres saisons.

Et cet automne ne fait pas exception. Il y a quelques jours, un faire-part m'annonçait le décès de ma tante Manie, une sœur de ma mère. Dans l'enveloppe, une de mes cousines, je suppose, avait glissé une feuille de papier pliée en quatre. Sur un des coins, d'une écriture semblable à celle de ma mère, mon nom et une date: 30 mars 1968.

C'est une page lignée de bleu fané arrachée d'un cahier d'écriture. Dépliée, on y voit un dessin d'enfant. Couleurs vives. Un seul plan. Une longue ligne noire et épaisse, toute en courbes, divise la feuille en deux. Une voiture rouge arrondie semble escalader cette ligne comme un insecte une tige. Des maisons et de grosses chenilles vertes avec des dizaines de pattes brunes, en fait des feuillages et leurs troncs. Au bout de la ligne, en haut de la page, une colline tronquée jaune et verte. Sur la colline, un garçon, la main sur un nuage avec des pattes. De la bouche du gamin un ruban jaune et ondulé va rejoindre un bébé emmailloté. Le bébé est soutenu par sept grosses abeilles. Dans le coin supérieur droit, le quart d'un gros soleil bleu.

* * *

Samedi 30 mars 1968

Manie était d'un ou deux ans l'ainée de ma mère. Dans une fratrie de quatorze enfants. À la fin de l'adolescence, elle s'était faite novice dans un couvent, mais elle pouffait de rire à tout bout de champ, parlait à grands éclats de voix, les bonnes sœurs l'avaient jetée. Qui aurait cru qu'il suffisait de s'esclaffer pour foutre la trouille au Bon Dieu.

Mais, qu'à cela ne tienne, elle a quand même réussi à épouser un type qui réussissait lui aussi à faire du vin, Jian, un vigneron du Sancerrois. Gina, ma mère, et Mina étaient complices depuis leur propre enfance. Sans oublier leur sœur

cadette, Bita, de qui, du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours été amoureux.

Avant son mariage, Manie venait souvent en visite, dans sa Coccinelle, et c'était la fête. Elle nous filait des bonbons, des chouing gommes, des porte-clés et des stylos réclame de stations-services ou d'agences de voyages. Pendant que nous, ses quatre gamins, nous nous inventions une enfance, maman riait aux larmes avec sa sœur qui se tordait en criant:
- J'fais pipi dans ma culotte!
Et les serins eux aussi, tout joyeux, pépiaient dans leur cage.

Ces souvenirs sont fugaces, fragmentés, peu de mots, quelques sons, surtout des images, mais tronquées, pas toujours en ordre. Pourtant il en est un plus complet que les autres et le dessin m'en a offert la date: le samedi 30 mars 1968.

Il fait beau en cette fin d'après-midi du dernier samedi de mars. Je suis ce petit bonhomme de cinq ans et demi, cheveux blonds coupés ras, qui sort tout joyeux de la cour d'école. Je tiens mon cartable d'une main et, de l'autre, mon petit frère, Péti, quatre ans et demi, cheveux noirs coupés ras. À cette époque, j'ai déjà perdu mon pouce droit, mais je crois que c'est avant qu'un chien ne manque de m'arracher un œil.

Je sais que je souris, même s'il me manque sans doute une incisive ou deux. J'aime l'école, mais à la maison j'invente des orchestres de raquettes, chasse les escargots dans le jardin de la voisine, invente des mises en scène et dessine.

Et, double joie en cette fin d'après-midi, ma tante Manie est là, qui nous attend avec ma sœur Minie, trois ans et demi, et mon petit frère, Néno, deux ans et demi.

Depuis l'adolescence, je me dis qu'accoucher de quatre enfants en quatre ans c'est un bel exemple de détermination. Pas du genre que j'aimerais émuler, mais tout de même!

Joie, et aussi surprise. Mais à l'âge que j'avais alors, y a-t-il quelque chose qui ne soit pas une surprise? Trop de choses surviennent encore pour la première fois. Les causes et les effets demeurent aléatoires. Ce sont des jumeaux espiègles qui s'échangent souvent leurs costumes.

Les joues fraiches et le rire de ma tante, la façade de l'église dorée par le soleil déclinant, le claquement des semelles de mes frères et de ma sœur sur le trottoir, la perspective courbe de la rue descendant vers le bout du village, les courses des écoliers s'éparpillant dans les rues, tout cela avait saveur de trésor. Manie a lancé:
- Allez hop, on part en balade!
- On rentre pas à la maison? demanda Péti.
- Pas tout de suite. On fait un petit pique-nique avant de rentrer, expliqua-t-elle.

Elle avait garé sa Volkswagen juste derrière une vieille bagnole des années trente que je voyais souvent au village. Juste au-dessus de la vitre arrière, quelqu'un avait peint en belles cursives blanches sur la carrosserie noire:

Vous pouvez doubler, on n'est pas pressé,
on va chez la belle-mère!

De la réputation des belles-mères, je ne saisissais encore que des bribes, mais j'appréciais déjà la saveur de l'effronterie. Je commençais moi-même à la manier. J'avais aussi goûté aux gifles qu'elle attirait. Ainsi, un jour qu'une de mes tantes m'avait offert une babiole, mon père m'avait rappelé:
- On dit merci?
J'avais répondu:
- Merci.
Il avait lâché:
- Merci qui? Merci, mon chien?
Évidemment, l'occasion était trop belle, je l'avais ramené:
- Merci, mon chien!
Quand la gifle arriva, j'avais déjà détourné la joue.

- Où on va? ai-je demandé à Manie.
Ma tante a répondu:
- On verra!
- On verra quoi? a demandé Péti.
- On verra ce qu'on verra, c'est pas les choses qui manquent.
- Ma tante, t'as vu? ai-je dit en pointant les talents de calligraphe du proprio du tacot.
Elle a ri brièvement, puis elle ajouté:
- Ouais, facile de casser du sucre sur le dos des belles-mères.
- Casser du sucre?

- Façon de parler.
Elle a démarré la Volks et, zoum, nous sommes partis.

Alors que la voiture dépassait les dernières maisons et longeait les premiers champs, je sentis comme une… L'image qui me vint à l'esprit, ou qui s'est peut-être imposée plus tard, celle d'un petit escargot sortant de sa coquille, étirant ses cornes. Et je suis l'escargot et celui qui regarde l'escargot sortir au monde. Et c'était comme une adéquation.

Ma tante nous entraina dans son répertoire de chansons:

Étoile des neiges
Mon cœur amoureux
S'est pris au piège
De tes grands yeux

Cette route, je la connaissais. Elle menait vers les fermes de mes grands-parents paternels et de mon oncle Roger. Mais par quelle intuition ai-je su que cette route, ce samedi, ne nous mènerait pas d'un lieu à un autre, mais d'un temps à un autre.

Par la vitre de la bagnole, un bois illuminé de rayons obliques. Il part des bords d'une rivière, s'élève le long du flanc d'une colline, court vers le sommet doucement arrondi et, juste passé le faîte, butte contre les champs labourés qui l'assaillent et le bousculent de toutes parts. Et je m'en souviens, j'ai pris le parti du bois.

Soudain, le plancher et le siège de la voiture se sont dérobés. La brève apesanteur d'un dos d'âne. D'un geste instinctif, je me rattrapai à la poignée de mon cartable, touchait le cuir granuleux. Je me suis souvenu du livre de lecture qui s'y trouvait, celui que madame Pron, mon institutrice, avait distribué et de ma hâte de le lire assis à la table de la salle à manger.

Après le dos d'âne, la dure suspension de la bagnole nous a fait tressauter, nous et nos éclats de rire, sur quelques dizaines de mètres. C'était la première fois que je montais en voiture avec mon cartable. Un premier voyage sans destination apparente et avec un livre. Mes connaissances aussi pouvaient voyager.

Pensée toute simple, évidente, mais qui provoqua en moi une déconcertante sensation. À ce moment-là, et c'est un

souvenir vif, aussi vif que celui de cette gueule de chien grande ouverte qui se refermera quelques semaines plus tard sur mon œil, la voiture de ma tante suivait une large courbe au pied d'une colline. Il me semblait alors que c'était la colline qui, comme la mappemonde que papa avait achetée à Noël, tournait sur elle-même à côté de la bagnole immobile, et je me rendis compte qu'il se passait la même chose en moi, l'idée-bagnole demeurait fixe, et c'était mon cerveau-colline qui était en rotation.

Je l'ai dit, à cet âge, les effets et les causes, l'agent et l'objet, l'acte et la puissance, l'abstrait et le concret, tout ça, l'ici et l'ailleurs, ça va, ça vient.

* * *

La Marnière

Manie a stationné sa bagnole devant la barrière de La Marnière, un terrain où mon grand-père gardait ses moutons et ses ruches. À cette époque, je ne savais pas ce que c'était qu'une marnière, que d'année en année grand-Pa Odi et ses fils en extrayaient la marne – roche sédimentaire, mélange de calcite ($CaCO_3$) et d'argile – pour amender leurs champs. Tout ce que je savais, c'est qu'il y avait ce grand talus à pic et granuleux qui appelait l'escalade et les culbutes. Pas besoin de plus pour le jeu et l'émerveillement.
- Eh! Aide ton p'tit frère, lança ma tante alors que je sautais de la bagnole.
D'un même élan, je roulais sous les barbelés de la clôture. Manie négociait encore avec la barrière, le panier du pique-nique et les petites jambes de Néno, que je crapahutais déjà sur le front d'extraction de marne, m'aidant de mes mains lorsque la pente devint trop à pic aux abords du sommet. Je réussis à me hisser par-dessus la crête de terre et d'herbes sèches.
- Salut, les moutons! ai-je lancé aux brebis et aux agneaux broutant entre les taillis.

Je me suis assis sur le rebord de la carrière, les jambes pendantes dans le vide.

J'étais au sommet d'une colline que pioches et bêches avaient tronquée en une sorte de croissant plus ou moins régulier et dont les pointes s'abaissaient jusqu'au se fondre au paysage à ma gauche et à ma droite.

À cinq ans et demi, elle me paraissait immense. Je l'ai revue, il y a quelques années. Il n'y a même pas soixante, soixante-dix mètres entre les pointes du croissant. Et le sommet ne mérite même pas ce nom. Mais en cette fin d'après-midi du 30 mars 1968, les rayons obliques d'un soleil bleu et rieur inondaient et réchauffaient cette cuvette artificielle abritée du vent.

En bas, assise sur une grosse pierre, ma tante Manie sortait les tartines du panier en baragouinant avec Néno. Péti s'était assis au volant d'un tracteur déglingué qui rouillait lentement. Minie faisait pipi, accroupie au pied d'un taillis. Un peu plus loin, des ruches. Peut-être une douzaine.

Les brebis s'étaient avancées et broutaient juste derrière moi. Un agneau s'approcha, je lui tendis le doigt. Il le lécha et le téta quelques secondes. Une abeille se posa sur le front du jeune animal, sentit la laine s'accrocher à ses pattes, réussit à se libérer et se posa sur ma main. J'inspirai profondément. Mais l'ouvrière ne faisait pas mine de me piquer. Au contraire, ses pattes étaient douces. Une seconde abeille se posa à son tour sur ma main. Quelque chose monta de ma poitrine, enfla. Une onde citron déborda jusqu'à ma gorge. Je me mis à chanter, pas de paroles, une lente mélodie ondulée qui s'enroulait autour du soleil. Quand je cessais, je me rendis compte que les moutons m'accompagnaient de leurs longs bêlements.

- Ça va? demanda ma tante lorsque je les rejoignis, elle, mes frères, ma sœur et les tartines.

- Bien, ouais, ai-je répondu.
- T'es sûr, mon grand? demanda-t-elle, une pointe d'inquiétude dans la voix.
- Ouais. C'est juste…
- C'est juste quoi?
- Rien. Juste trop beau. C'est tout.
- Ha! s'esclaffa-t-elle. Chacun ses goûts, j'imagine.
- Ouais, ai-je répondu. Moi aussi, j'imagine.

Je mordis dans la saveur de la tartine de beurre et de confiture.

* * *

Un visage crispé sur son sommeil

Il y avait beaucoup de monde et de va-et-vient quand nous sommes rentrés à la maison.
- Ah, bien les v'là! s'exclama papa. Venez, les enfants! On va voir maman, elle a une surprise pour vous.
Maman était à l'étage, couchée dans son lit, couverte jusqu'au menton. Elle souriait, mais je voyais bien qu'elle était rendue.
- Allez voir votre petite sœur, prononça-t-elle d'une voix éraillée.

Quelqu'un écarta un rideau des dentelles et d'innombrables tissus immaculés qui encombraient le berceau. Au milieu de tout ce blanc, une pomme de terre ridée apparut. Peu à peu, j'y reconnus un visage crispé sur son sommeil.

Je l'ai déjà dit, à cet âge-là, la logique, on s'en fiche pas mal. Les effets, les causes, ça valse. En découvrant le visage de ma nouvelle sœur, j'ai pensé, tout en sachant que c'était juste une idée: c'est moi, avec ma voix, tout à l'heure, avec les moutons, je l'ai appelée. Je me suis dit aussi qu'il ne fallait surtout pas que j'oublie ça.

Après souper, tout fébrile que quelqu'un ne s'aperçoive que l'heure du coucher était passée, j'ai sorti ma trousse, arraché une page de mon cahier d'écolier et, comme on s'engage sur un nouveau chemin, avec mes crayons, j'ai commencé à tracer ma route.

* * * * * * * * * * *

Bertrand Nayet publie nouvelles, récits, poèmes et contes. Il écrit du théâtre, crée des mises en scène et joue pour diverses troupes du Manitoba tout en dessinant et peignant le monde. Père fondateur et secrétaire perpétuel du Collectif post-néo-rieliste, fondateur et animateur du Kukaï Rouge et président co-fondateur de l'Association des auteur.e.s du Manitoba français, il est actuellement écrivain en résidence à la Maison Gabrielle-Roy et directeur de la Collection Haïku des Éditions David. Ses dernières publications: *Contes de fils et d'eaux*, *Sur une même écorce, Les lieux de l'amour/L'amour des lieux, Voix.*